

Dimanche 2 octobre 2022 - 16^{ème} dimanche après la trinité

La mort et la résurrection de Lazare – La grande consolation

Jean. 11, 1 ss-44

Introduction : A Béthanie, sur la route menant de Jérusalem à Jéricho, dans la maison de Marthe et Marie, Lazare « *Celui que tu aimes est malade* » (v. 3). Cette nouvelle que l'on fait parvenir à Jésus résonne comme un appel au secours et pourtant il demeure réservé lorsqu'il entendit cela : « *Cette maladie n'aboutit pas à la mort ; elle est pour la gloire de Dieu afin que par elle le Fils soit glorifié* » (v.4). Nous contentons-nous d'une telle parole lorsque l'aboutissement de la maladie d'un proche le conduit inéluctablement à la mort ? Même temporaire... pour celui qui croit que l'aboutissement de l'existence n'est plus inéluctablement la mort et le jugement, mais la vie et qu'un futur a déjà commencé ? (5, 28-29 ; 11, 25-26). L'angoisse, la tristesse, les larmes et l'échec..., ne viennent-ils pas éteindre l'espoir ?

Ce qui frappe dans ce récit, c'est que Jésus se fait attendre. Il laisse passer deux jours malgré son amitié pour Lazare et les siens. Cette famille de Béthanie qui lui est si cher et qui demeure un havre de repos dans cette Judée où il sait qu'il est interdit de séjour et qu'il ne doit pas mettre sa vie ni celle de ses disciples en danger avant son heure. Oui, son ami est malade, mais doit-il pour autant interrompre son périple et changer ses projets... ? Peut-être ne voit-il pas clair sur ce qu'il doit faire et nous pouvons penser que lorsqu'il se décide à aller à Béthanie, c'est parce qu'il sait non seulement que Lazare est mort, mais que c'est l'heure pour sa mission de manifester la gloire de Dieu et signifier que sa raison d'être est de manifester la présence de celui qui l'a envoyé (8, 54). A l'occasion de cet événement il a un message à transmettre..., autrement dit, la vie de Lazare doit s'abîmer dans la mort pour que sa résurrection, sa « résurgence » et celle de ceux qui l'entourent atteste de l'intervention de Dieu ?

Mort ou sommeil ? : « *Lazare notre ami s'est endormi, mais je vais le réveiller de son sommeil* » (v.11) dit Jésus et ses disciples « *crurent qu'il parlait du sommeil ordinaire...* » (v.14). Est-ce à dire que Lazare n'est pas mort (pas mort tout à fait ?!...) Et qu'il « dort » seulement..., ou qu'il est en état de mort apparente, de coma prolongé, dirait-on aujourd'hui ? Son âme aurait quitté son corps avant son temps et s'il y a séparation, c'est la mort, si la séparation se prolonge, c'est la mort. Mais au départ, c'est un début de mort, la mort n'est pas toujours immédiate ni totale.

Un malentendu : Quant à sa venue tardive, lorsque Jésus arrive à Béthanie, Lazare est dans le tombeau depuis quatre jours, « *il sent déjà* » dit le texte (v.39) et alors, les sœurs de Lazare reprochent au Christ son abandon. Leur frère en est mort et ce reproche résonne comme un

malentendu dans l'amour qu'éprouvait Lazare pour la personne de Jésus plus que pour ses paroles. Comme si Lazare n'avait plus supporté son absence, comme s'il ne se sentait plus porté, plus assez soutenu pour continuer à vivre. Marthe le dit d'ailleurs à Jésus : « *Si tu avais été là, mon frère ne serait pas mort.* » (litt. dans le g. : « *il ne serait pas, en ce moment, à l'état de mort* » (v.21) et quelques instants plus tard, Marie : « *Seigneur, si tu avais été là, mon frère ne serait pas mort.* » (litt. « *il n'aurait pas accompli l'acte de mourir* » (v. 32).

A croire que beaucoup de choses ne seraient pas arrivées « si... » nous avons fait autrement, « si... » nous avons été autrement, « si... » nous avons pensé différemment... Cette tendance à croire que le passé ne se modifie plus..., cette pensée est tellement puissante que cela influence même jusqu'à notre mort..., c'est le drame ! et Marthe et Marie vivent (comme nous tous dans la même situation...) ce drame dans la douleur. Que faire de ce qui est arrivé, la mort de Lazare (ou la mort d'un proche...) ? Comment résoudre ce qui est entré déjà dans ce tiroir épouvantable où nous classons les choses avec cette étiquette : « *C'est trop tard !* ». C'est la lourde fatalité qui pèse comme un regret, une souffrance, une culpabilité qui s'incrute parfois et où tout commence par ce « *Ah si seulement...* » si déchirant.

En fait, le problème qui se posait à Jésus est double (et pour le paraphraser) : « *Ma mission n'est pas que les gens vivent de ce que, moi, je sois là physiquement, avec mon corps charnel ou meurent parce que je ne suis plus là avec mon corps charnel... C'est la foi en Dieu et l'amour les uns pour les autres qui doit les faire vivre* ». Ce qui veut dire qu'il y a un échec possible si on l'aime, lui, au lieu de croire en lui, en ses paroles, en sa mission. C'est un premier aspect du problème. Un second lui est corrélatif : Jésus est le chemin et la vie... et certes, il est homme, il a des affects positifs, il donne de son amour humain à l'être humain, mais il aime les hommes dans leur « devenir ». Soit pour un amour évolutif, un amour en chaîne entre les êtres... et donc, sa parole doit, lui absent, demeurer présente et aussi vivace au cœur de ceux qui l'ont reçue que s'il était avec eux partageant leur vie quotidienne.

« *Ton frère se relèvera...* dit Jésus à Marthe, *je suis la résurrection et la vie. Celui qui met sa foi en moi, même s'il meurt..., ne mourra jamais. Crois-tu cela ?* » (v. 24-26). Ainsi Jésus remet dans la vie..., il donne toujours naissance, renaissance, résurrection et vie. Et toujours avec lui, tout est neuf à nouveau !... Pointe alors la question de la foi et celle de la résurrection : Marthe a commencé par exprimer sa peine, sa souffrance devant la mort de son frère et le Christ lui parle de résurrection pour aujourd'hui, pour demain, pour la fin des temps, pour les morts, pour les vivants. C'est dire non seulement qu'il n'y a plus que des morts ou des vivants, mais également des morts vivants et des vivants morts, tous face à celui qui va s'annoncer comme la résurrection et la vie.

Une question de foi : Et c'est ainsi qu'il y a à la suite du « *Ah si seulement tu avais été là...* » de Marthe, le « *Maintenant même...* » (v. 22) (« *Maintenant même, je sais que tout ce que tu demanderas à Dieu, Dieu te le donnera* (v. 22). Aussi, laissons vivre en nous cette ambiguïté heureuse de la déclaration de Marthe. La foi est pour « *maintenant même...* » et certes, la foi souhaite des réponses pour « *maintenant même...* ». Elle est un instrument de relation avec le Dieu qui vit maintenant, elle est un appel de relation du croyant qui croit maintenant et lors, on peut entendre Marthe dire : « *Ce qui s'est passé, la mort de mon frère..., change de sens maintenant que tu es là, Seigneur. Certes, cela aurait pu être différent, mais*

« *maintenant même* », tu es là et je crois... Je crois que « *maintenant même* », Dieu t'accordera ce que tu demandes ».

Ainsi, ce « *maintenant même* » est suffisamment puissant pour interpeler le Christ qui affirme la force de la vie en parlant à Marthe qui ressent la parole de Jésus comme une invitation à se tourner vers le lendemain. A penser à la vie qui vient, qui viendra, qui continue : « Ta foi pour le futur Marthe, ton frère se relèvera !... ». Cela dit, Marthe ne veut pas parler que du futur. Sa foi n'est pas satisfaite d'entendre seulement une proposition dogmatique pour un lendemain qui n'est pas encore là : « *Je sais bien qu'il se relèvera, à la résurrection, au dernier jour...* (v. 24), mais moi, il me faut une réponse pour « *maintenant même* » ! Et ici sans doute, l'option de croire que la foi et les réponses à la foi sont pour « *maintenant même* » est difficile. Il y a tellement de déception, de difficultés à porter nos charges et nos fardeaux, tellement de fatigue de responsabilité, d'incompréhension, tellement d'humanité en nous qu'aucune réponse si futuriste soit-elle ne saurait satisfaire notre besoin exigeant du « *maintenant même* ».

« Sur ce point, on s'est peut-être mal compris, Marthe (semble lui répondre Jésus...), je ne te parle pas de déclaration dogmatique. Ce que j'essaie de te dire, c'est que c'est une question de relation. « *Maintenant même* », je sais ce que tu as perdu et je pleure avec toi pour ce que tu as perdu, mais je te parle d'une relation immédiate, je te parle au présent : « *Je suis...* (à l'instant même...) *la résurrection et la vie... quiconque vit et crois en moi ne mourra jamais* » (v. 25).

Ainsi, la relation au Christ n'est pas simplement une croyance bien structurée pour nous préparer à l'avènement d'un avenir posthume, elle est la réception de cette parole et donc, le « miracle » réside aussi dans la résurrection de Marthe qui comprend qu'on n'est pas mort par ce qui est passé est irrévocable, mais qu'on est vivant parce que le Christ est « *maintenant même* » la résurrection et la vie. « Crois-tu cela... ? » « *Crois-tu cela* Marthe, comprends-tu que tu n'as jamais été seule dans ton chagrin, ta solitude, ton deuil, dans aucun de tes présents qui sont déjà passés, dans aucun de tes présents actuels, dans aucun de tes présents futurs ? Comprends-tu que je suis là, en relation avec toi ? Que je suis la résurrection et la vie... car la vie repose dans le fait que tu sois maintenant même en relation avec moi ». C'est ainsi que de son côté, Marthe va affirmer sa foi et ressusciter à l'espérance : « *Oui, Seigneur, je crois que tu es le Christ, le Fils de Dieu, qui devait venir dans le monde* » (v. 27). Autrement dit : « Désormais, mon présent est rempli de ta vie. Il n'est pas le résultat triste de mon passé triste, mais le lieu heureux de ma relation à ta vie ».

La mort et la résurrection de Lazare (une interprétation possible) : Dans l'idée de la mort de Lazare, le Christ ne venant pas à l'appel qui lui est adressé, Lazare se croit délaissé. Il n'était plus certain de l'amour de Jésus pour lui et il désespérait de ne jamais le revoir. (Combien de nos chers défunts ont attendu..., nous ont attendus... avant de rendre leur dernier souffle ?). Ainsi, Lazare, désespéré d'être séparé de Jésus se laisse mourir. Nous pourrions l'interpréter ainsi : L'amour de Lazare pour Jésus est un amour fusionnel, un amour de dépendance charnelle. Il y avait en lui plus d'amour pour la personne de Jésus que de foi en la sagesse de sa démarche, de l'enseignement qu'il révélait et de ses actes, de sa mission. Il a besoin de lui. Jésus était sa lumière, mais Jésus absent, il marchait dans la nuit (Ce qui est peut-être une autre interprétation des paroles de Jésus : « *si quelqu'un marche le jour, il ne trébuche pas, mais s'il marche la nuit, il*

trébuche... » (v. 10-11). Oui, Jésus était son soleil mais pas le Christ !... et donc, il se laisse mourir. Est-ce pour cela qu'il meure ? Qu'il meure de « dépression » (d'une forme de dépression aigue en quelque sorte) ?

Alors, Jésus ne pouvait-il pas s'il l'aimait, lui, Lazare, tout risquer au nom de leur amitié ? Son ami, mort de manque, mort d'une frustration, mort du désir qu'il avait pour Jésus..., mort d'un manque de nourriture affective démesuré puisqu'il ne voyait en lui que celui sans la présence duquel il n'avait pas la vie et qu'il en avait besoin encore car il n'était pas ou plus capable d'autonomie. Comment Jésus aimait-il Lazare ?

Certes, le destin de Jésus est lourd à vivre aussi... et ne pouvait-il pas à certains moments être un homme comme les autres et pourquoi pas aussi, être aimé pour lui-même. Ce qu'il y a d'humain en lui n'était-il pas soumis comme pour nous tous, par nature, aux affres des désirs et des passions humaines de l'amour ? Certes, Jésus était pour Lazare à la fois père, mère, grand-frère nourricier et dans ce rôle que lui attribuait consciemment/inconsciemment, symboliquement son ami, il demeurait prisonnier en quelque sorte de ce « transfert », de cet attachement démesuré (maladif et mortifère...) de Lazare pour lui.

« *Où l'avez-vous mis ?* demande-t-il et devant la mort de Lazare au tombeau, il frémit encore et il pleure (v. 34), il y partage là quelque chose de la mort du mort, de la sienne à venir et de celles de tous les hommes, de-là son émotion... « *Levant les yeux en haut* » (v. 41), au-dessus de la mort, vers la source de la vie, au-dessus de la terre, vers le ciel qui pour lui n'est pas vide..., il prend Dieu à témoin et le met en demeure de lui accorder ou de lui refuser sa demande. En fait, il institue Dieu son Père, garant de l'œuvre qu'il va accomplir.

Et ainsi, le Christ se détache de ce qui reste en lui d'amour passionnel en tant que frère humain des hommes. Il renonce à lui-même et en se détachant de Lazare, autre lui-même, il le ressuscite, il l'éveille, il le fait exister.

En résonance à Lazare, il se sépare de cette confusion fatale à un homme qui ne rencontrerait Dieu que dans un autre homme, si aimable soit-il..., il se détache de la confusion que nous faisons tous entre notre désir du spirituel et notre instinct de conservation. Cette confusion avait leurré chez Lazare son désir de Dieu.

Conclusion : « A la fin, je vous mettrai debout si vous avez la foi en moi. » Jésus ne pose-t-il pas ainsi une condition pour ressusciter l'homme et le faire vivre avec Dieu ?

Pour une anecdote : la lecture de ce texte de Jean 11 a servi de détonateur pour Raskonikov dans le livre de Dostoïevski « Crime et Châtiment ». Enfermé en lui-même depuis les meurtres qu'il a commis, il entend le Christ l'appeler à sortir de lui-même, à reconnaître qu'il n'est plus qu'un mort vivant, à assumer son crime et se relever.

Amen

Pasteur Patrick Pigé

Cette prédication garde son caractère parlé...